Ilaria L. E. RAMELLI, *Social Justice and the Legitimacy of Slavery. The Role of Philosophical Asceticism from Ancient Judaism to late Antiquity*

Matthieu Cassin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/1130>

DOI : 10.4000/philosant.1130

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2018

Pagination : 300-303

ISBN : 978-2-7574-2372-1

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Matthieu Cassin, « Ilaria L. E. RAMELLI, *Social Justice and the Legitimacy of Slavery. The Role of Philosophical Asceticism from Ancient Judaism to late Antiquity* », *Philosophie antique* [En ligne], 18 | 2018, mis en ligne le 01 novembre 2018, consulté le 02 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/1130> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.1130>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

l'inverse, infra-discursive. K. Strange avait le premier attiré l'attention sur l'origine épicurienne de la formule, suivi ensuite par van den Berg. Cornea qui, semble-t-il, n'a pas connaissance de l'article de van den Berg, note pour sa part qu'*athroos* est un terme oxymorique qui indique une approche à la fois totale et immédiate. Il choisit de le traduire par « concentré » (« *concentrated* » ; « *packed together* »). La dernière contribution, d'A. Linguiti, est consacrée à la question du bonheur. Après avoir souligné les éléments d'opposition d'Épicure et de Plotin sur ce point – l'un tenant qu'il est identique au plaisir corporel, l'autre qu'il est identique à la contemplation des Formes – Linguiti rappelle que tous deux partagent néanmoins une même vision du rapport bonheur-temps : le bonheur, qui est immédiatement parfait, ne s'accroît pas avec le temps. Cette thèse, partagée aussi par les stoïciens, a toutefois chez Plotin une double fondation. L'une est métaphysique : le bonheur ne croît pas avec le temps puisqu'il coïncide avec l'activité de l'âme non descendue qui est extra-temporelle. La seconde, par où Plotin d'une certaine manière rejoint les épicuriens, consiste à dire que le bonheur éprouvé par le sujet humain dans le présent est parfait en soi-même et indépendant de la durée.

Pour conclure, ce volume, de grande qualité, permet de jeter un regard nouveau sur le rapport de Plotin à l'épicurisme dans la mesure non seulement où il donne des éléments permettant de soutenir l'hypothèse d'une connaissance directe d'Épicure par Plotin, mais aussi parce qu'il examine avec une grande précision les usages stratégiques et polémiques que Plotin en tire dans les *Ennéades*.

ALEXANDRA MICHALEWSKI
CNRS - CENTRE LÉON-ROBIN (UMR 8061)

Ilaria L. E. RAMELLI, *Social Justice and the Legitimacy of Slavery. The Role of Philosophical Asceticism from Ancient Judaism to Late Antiquity*, Oxford, Oxford University Press, 2016 (Oxford Early Christian Studies), xvi + 293 p., ISBN : 978-0-19-87727-4.

Le présent volume vient s'ajouter à la bibliographie déjà très abondante d'Ilaria Ramelli ; elle y aborde une nouvelle fois ses auteurs de prédilection, en particulier Origène et les Cappadociens, qu'elle rassemble sous l'étiquette d'ascétisme philosophique chrétien. L'auteur reprend ici sa méthode habituelle, qui procède par amalgames et répétitions, afin de faire à la fin admettre sa thèse, sans pour autant l'avoir proprement démontrée. L'ouvrage aborde cette fois la question de l'esclavage, et plus particulièrement les positions en faveur de son abolition, dans la philosophie antique et le christianisme ancien. L'extension du domaine couvert paraît démesurée, au vu de la taille de l'ouvrage : philosophie grecque et hellénistique – et il faut y ajouter une partie de la philosophie d'époque impériale –, judaïsme biblique et rabbinique, christianisme ancien – curieusement distingué des « auteurs patristiques grecs, latins et syriaques ». La thèse centrale est la suivante : le rejet total de l'esclavage et le souhait vigoureux de son abolition seraient le fait d'un groupe déterminé de juifs et surtout de chrétiens de l'Antiquité, ascètes, et marqués par la philosophie (« Christian ascetic-philosophers »). Le plan de l'ouvrage est le suivant : l'introduction, intitulée « La question débattue, orientations méthodologiques et apport à la recherche », présente de manière rhapsodique à la fois des éléments de définition, souvent énumératifs, le rappel de certains travaux antérieurs – dont l'auteur souligne plusieurs fois qu'ils s'accordent avec elle, alors qu'on attendrait plutôt la formulation inverse – mais aussi un développement sur les *Sentences de Sextus*, dont on comprend mal pourquoi il est placé ici. Le premier chapitre concerne « l'arrière-plan de la philosophie grecque et du judaïsme ancien » ; le deuxième, « Le Nouveau

Testament, Jésus et l'énigme de Paul ». Ce n'est qu'à partir du troisième chapitre que l'on entre dans le cœur du sujet, avec l'examen des « Positions des penseurs patristiques sur l'esclavage, la justice sociale et l'ascétisme ». Le quatrième chapitre trace quatre portraits en miroir : Augustin d'Hippone et Théodoret de Cyr, Basile de Césarée et Jean Chrysostome. Les deux chapitres suivants sont consacrés principalement à Grégoire de Nysse, et secondairement à Origène. Le dernier, à « Grégoire de Nazianze et d'autres ascètes de l'Antiquité tardive ».

La question de l'esclavage dans l'Antiquité et des positions chrétiennes à son égard a déjà fait l'objet de très nombreuses études, dont l'auteur rappelle une grande part, même si elle préfère toujours citer ses propres travaux, dont la liste occupe quatre pages et demi dans la bibliographie finale qui en compte une trentaine. Une bibliographie des sources citées aurait en revanche été fort utile. Une nouvelle synthèse sur le sujet n'aurait cependant pas été sans intérêt ; la méthode retenue ici pose pourtant une difficulté certaine. En effet, l'auteur ne distingue jamais clairement – comme le montre d'ailleurs le plan retenu, essentiellement chronologique et doxographique – la question économique et sociale de l'esclavage, et les usages métaphoriques de l'esclavage, de la liberté et de l'autarcie, en particulier dans le domaine des passions. En outre, l'auteur applique constamment un jugement de valeur anachronique sur le caractère intrinsèquement mauvais de l'esclavage et réduit les positions des différents auteurs qu'elle étudie à une ligne téléologique, qui culmine dans les positions de Grégoire de Nysse. Elle répète à de nombreuses reprises que tel auteur ne prend pas position en faveur d'une abolition concrète de l'esclavage, comme si une telle approche aurait dû être normale dans le monde antique, puisqu'elle l'est devenue aujourd'hui dans une partie du monde. Le groupe d'auteurs, enfin, qui lui sert de référence, et qu'elle crée, par l'appellation répétée d'ascètes-philosophes chrétiens, n'est jamais défini de manière claire et sa consistance n'est pas non plus prouvée.

Qu'il y ait un lien entre l'ascèse entendue en son sens plein, c'est-à-dire un retrait du monde et une vie de privation sensorielle afin de se rapprocher de Dieu, et l'absence de possession directe d'esclave(s) paraît évident, et a souvent été rappelé. Que l'image de l'esclavage qu'imposent les passions à l'homme qui ne s'en est pas libéré soit un *topos* philosophique ancien n'est pas non plus objet de débat. Que des chrétiens aient considéré qu'il était – pour des chrétiens – contraire à la justice de posséder des esclaves et plus largement d'imposer une domination économique, le fait est bien connu. La position forte de Grégoire de Nysse en la matière a été mise en évidence depuis longtemps, et récemment encore par Susan Holman ou Richard Klein, pour ne citer que deux études importantes. Il eût cependant pu être profitable de reprendre sur nouveaux frais cette problématique et de comparer les approches de différents auteurs en la matière, mais la perspective choisie dans cet ouvrage, qui privilégie une juxtaposition chronologique des auteurs et se refuse à articuler clairement les différentes facettes de la question rend malheureusement ce volume très peu utilisable. Les modalités de confection de l'index, réduit à un index des noms et notions, sans index des œuvres citées ni des versets bibliques, rend l'usage du livre plus malaisé encore, de même que l'absence presque totale de subdivisions dans la table des matières initiale – on lira d'ailleurs avec étonnement l'introduction de l'index, due à l'auteur. Il aurait pourtant été intéressant de voir dans quelle mesure les positions sur l'esclavage du péché et celles sur la justice sociale s'articulaient ou non, chez un même auteur, pour aboutir à un rejet de l'esclavage. Mais la simple juxtaposition de passages où l'auteur souligne que, par exemple, Grégoire de Nysse reprend ici le thème platonicien de l'absence de maître en matière d'action, caractéristique de la vertu, là celui du rejet de l'esclavage pour le Fils, puis ailleurs le rejet

de la possession d'un être humain par un autre, ne permet pas de démontrer que ces différentes positions sont liées dans l'argumentation de cet auteur. On notera d'ailleurs que le terme ἀδέσποτος, qui marque les deux premiers domaines, moral et théologique, paraît absent des passages consacrés au domaine social.

Cette difficulté d'ensemble est renforcée par de nombreuses faiblesses de détail : ainsi, bien des affirmations manquent de toute référence ou source, qu'il s'agisse de constats relevant de la bibliographie secondaire ou d'éléments concernant la période antique (les Psaumes, p. 6 ; absence d'esclave pour Socrate, p. 31 ; Chérémon renonçant à ses esclaves p. 52 ; Bardesane probablement connu par Clément et Origène, p. 131 ; absence de possession d'esclave par Grégoire de Nysse, p. 192, etc.). I. Ramelli exagère d'ailleurs souvent l'importance de la question de l'esclavage chez les auteurs ou dans les textes qu'elle étudie ; alors qu'il s'agit généralement d'un point abordé en passant ou de manière métaphorique, elle tend à en faire un témoignage de première importance – ainsi du témoignage d'Eusèbe sur les thérapeutes, dont elle souligne l'accord avec Philon sur l'absence d'esclavage, alors qu'Eusèbe relève simplement le renoncement à tous les biens, sans mentionner en particulier les esclaves (*Histoire ecclésiastique*, II, 17). L'auteur reprend également sans critique nombre de thèses discutables ; elle ne cite pas, dans ce cas, les études contraires à son point de vue : ainsi par rapport à Origène (le chrétien), disciple d'Ammonius Saccas ou, pire encore, de Porphyre, dont elle fait un disciple direct du même Origène. D'autres glissements sont moins visibles, mais non moins importants : ainsi, à propos du judaïsme, I. Ramelli s'appuie sur le témoignage de Philon pour souligner que les Esséniens et les Thérapeutes employaient les mêmes arguments pour rejeter l'esclavage, et étend de là son propos au judaïsme hellénistique dans son versant ascétique ; c'est cependant faire un peu rapidement fond sur le double témoignage d'un seul auteur, et oublier que l'existence même des Thérapeutes est loin d'être acquise, puisque les avis divergent largement sur l'existence effective de la communauté décrite par Philon. Les deux témoignages sont donc valides pour la position de Philon, mais non nécessairement pour reconstruire les arguments des groupes qu'il décrit – leur concordance tendrait d'ailleurs plutôt à orienter dans la direction contraire et à y voir un trait philonien. Faute de matériaux suffisants, apparemment, pour défendre l'un de ses auteurs favoris, Origène, elle recourt au *Pasteur* d'Hermas (absent de l'index) et au *Martyre de Pierre*, car ils étaient connus d'Origène ou devaient l'être et permettraient de reconstruire la position d'Origène : l'argument est bien faible... Pour les émancipations figurant au testament de Grégoire de Nazianze, il aurait été utile de renvoyer à l'article de J. Beaucamp, « Le testament de Grégoire de Nazianze », dans L. Burgmann (éd.), *Fontes minores* X, Francfort, 1998, p. 1-100, et de rappeler que Grégoire non seulement émancipe certains esclaves, mais transmet aussi des esclaves femmes à l'une des destinataires de ses legs. On notera également que certaines affirmations paraissent tout à fait hors de propos : ainsi (p. 223) lorsque l'auteur rappelle que Séréna, veuve de Stilichon, aurait tenté d'ouvrir les portes de Rome aux Goths en 438 et aurait été mise à mort pour cette raison : « *She must have been perceived as very subversive* ». Soit il n'y a aucun lien avec le propos précédent sur la réduction des richesses et l'émancipation des esclaves, soit le raisonnement fait preuve d'une surprenante souplesse.

Au terme de ce trop long exposé, on ne peut que s'étonner que le livre ait pu être publié en l'état. S'il y avait certes là matière à une étude fort intéressante sur l'articulation entre les différentes représentations de l'esclavage chez tel ou tel auteur, encore aurait-il fallu qu'elle soit menée selon une méthode scientifique et s'appuie sur des arguments probants, plutôt que sur les refrains de l'auteur, qui contraint son lecteur à la suivre, à force de répéter les mêmes points, plutôt qu'elle ne le convainc par une démonstration

fondée sur les textes remis dans leur contexte d'origine. La pratique ascétique est certes peu compatible avec la possession d'esclaves ; encore faudrait-il démontrer que c'est bien elle que les auteurs étudiés, et en particulier Grégoire de Nysse, cherchent à étendre à l'ensemble de la société. Il semble bien plutôt que les arguments contre l'esclavage viennent de la réflexion sur la justice sociale, qui n'est pas nécessairement liée à une vie ascétique, laquelle est d'ailleurs loin d'être prouvée pour l'évêque de Nysse, tout comme pour Origène. Des entreprises plus modestes, consacrées aux textes eux-mêmes, comme les livres de S. Holman ou R. Klein déjà mentionnés, ou à une approche moins englobante, comme le récent volume de Ch. L. De Wet (*The Unbound God: Slavery and the Formation of Early Christian Thought*, London, New York, 2017), paraissent plus fructueux que la tentative trop peu structurée d'I. Ramelli.

MATTHIEU CASSIN
CNRS, IRHT

Frédéric FAUQUIER, Brigitte PÉREZ-JEAN (éd.), *Maxime de Tyr, entre rhétorique et philosophie au I^{er} siècle de notre ère*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2016 (Mondes anciens), 214 p., ISBN : 978-2-36781-214-4.

Whole books devoted to the second-century philosophical (Platonist) orator Maximus of Tyre are not all that frequent, so when one does appear it is well worth pausing to ask what one might ideally hope from it. What are the really important questions to ask about his forty-one surviving discourses ('*dialexeis*'), and how they can best be used to illuminate the larger issues that we care about in the thought and culture of the ancient world (or at least, the thought and culture of the Greek-speaking world of the early Imperial period)?

Two obvious answers would seem to follow simply from the label 'philosophical orator'. If these are orations, what can examination of them tell us about the range of formal and stylistic options open to an orator of this period, and the extent to which they involved either perpetuating or departing from inherited classical patterns; does Maximus in his formal or stylistic choices present any notable features, or ones that stretch our sense of what was possible or accepted at the time? Equally obviously, if the themes of these orations are philosophical, what can they tell us about the state of philosophical thought and discourse in this period, which in the standard, broad-brush schema falls in between the heroic period of the foundation of the Hellenistic schools and the arrival of Neoplatonism – both in terms of the handling of particular questions and topics, and in terms of fashions for one or another overall doctrinal orientation? But this by no means exhausts the possibilities. One can ask fruitfully also about the interaction (is there any?) between the philosophical content and the formal and stylistic finish; about the idea of what philosophy as a whole is and does that is embodied in Maximus' work, and how this conception compares and contrasts with those on view elsewhere in the panorama of the times; and (a special favourite of my own) one can ask about the overall project on which Maximus was engaged – what kind of intervention in the culture and society of his time do his surviving texts embody?

It is a merit of the present volume – ten essays of varying length edited (and contributed to) by Brigitte Pérez-Jean and Frédéric Fauquier – that it ranges over a good many of these possible lines of enquiry. Issues of oratorical style are tackled by Juan Luis López Crúces (« La répétition dans les séries énumératives chez Maxime de Tyr ») and Pierre Chiron (« Le style de Maxime sur Socrate à la lumière des idées hermogénienes »), and Maximus's treatment of individual philosophical issues by